

Ludovic Bouquin

RÉMISSION SPONTANÉE

LES ENCRE S
collection
sang d'encre

À ma mère, qui a su me communiquer le goût de la lecture.

À Maxence et à Philippe.

1.

25 septembre 2010

« Gérer, c'est prévoir ». Michaël avait entendu cette phrase des dizaines de fois dans la bouche de son père. Pour le coup, il méritait un zéro pointé ! Le médecin responsable de l'unité de soins palliatifs de la polyclinique El Rafa aurait pourtant dû lui mettre la puce à l'oreille. Depuis l'admission de son père, trois semaines plus tôt, il lui répétait chaque fois qu'ils se croisaient dans un couloir : « Ça va aller... avec la grâce de Dieu. » À en juger l'attroupement devant la polyclinique ce samedi matin, on pouvait raisonnablement penser que sa phrase était entièrement justifiée.

Face à cet afflux de visiteurs inopinés, l'établissement hospitalier avait été obligé de fermer ses grilles et de faire appel aux forces de l'ordre, elles-mêmes sur le point de se laisser submerger. La ferveur religieuse des habitants de Libreville était à son comble et la capitale gabonaise était à présent enflammée par la rumeur d'un miracle. Et ça, Michaël ne l'avait pas envisagé un seul instant. De même qu'il pensait ne jamais plus pouvoir parler avec son père. Ce dernier avait, en effet, été admis en soins palliatifs trois semaines auparavant après être tombé sous sa douche. Un scanner de contrôle lui avait décelé, à soixante-quatre ans, une masse grise au cerveau. Le lendemain, l'IRM avait confirmé le pire : cancer généralisé en phase terminale. On l'avait alors informé des différentes phases du cancer et on

lui avait expliqué que, lorsqu'il était diagnostiqué trop tard, le pronostic final était sans appel et aucun traitement n'était envisageable.

Son père, durant sa dernière semaine de « présence », avait exprimé le souhait de finir ses jours au Gabon, sa terre d'adoption. Il était resté dans un état proche du coma pendant les deux semaines qui avaient suivi, puis avait progressivement recouvré ses facultés. Un nouvel examen avait confirmé la bonne nouvelle : les cellules cancéreuses étaient en train de se résorber. Un véritable miracle ! Voilà pourquoi des centaines de personnes se recueillaient à présent devant la polyclinique, motivées par le désir d'approcher de plus près le pouvoir divin et le fameux miraculé.

Michaël et son père échangèrent un regard lourd de sous-entendus. Son père rompit le silence en premier :

– On fait quoi maintenant ? On a une sacrée responsabilité sur les épaules. Tu comptes me raconter ?

Michaël avait choisi de s'en tenir à la ligne de conduite fixée.

– On s'assure d'abord que tu es guéri. Pour le reste, on attend les résultats des échantillons du produit que j'ai envoyés en France. On en saura plus dans quelques jours, répondit-il en dépliant sa silhouette athlétique pour se rendre à la fenêtre de la chambre.

Cela faisait maintenant près de trois semaines qu'il passait environ dix heures par jour dans cet endroit. La couleur grise et délavée des murs lui devenait insupportable. Il était censé ramener son père à la maison aujourd'hui. Il séjournait six mois de l'année au Gabon et six mois en France, entre Paris et Biarritz. Il avait surfé sur la bonne vague et affichait désormais une réussite professionnelle hors du commun en tant que fournisseur d'accès à Internet. Il gérait, sans aucune

pression, deux sociétés de service informatique. L'une basée à Paris et l'autre à Libreville. D'ordinaire, à cette période de l'année, il était en France. Mais la terrible nouvelle l'avait obligé à avancer sa venue. L'état de santé de son père s'était aggravé tellement rapidement qu'il avait préféré s'installer chez ses parents afin de pouvoir plus facilement se relayer avec sa mère à son chevet. Durant ces quinze derniers jours, ils n'avaient rien pu faire d'autre que d'assister impuissants à la dégradation de son état de santé. Jusqu'à ce fameux matin...

Il n'était pas encore retourné chez lui, à quelques kilomètres de la capitale gabonaise, et l'atmosphère douce et paisible de sa région, ainsi que son rythme de vie tranquille, commençaient à lui manquer.

La foule dehors s'amassait, toujours plus nombreuse. Les pagnes s'agitaient telle une marée humaine de couleurs chaudes. La sortie risquait d'être délicate ! Mais l'essentiel était que son père avait échappé à la maladie.

Une fois de retour au domicile de ses parents, après une nuit passée à la polyclinique, Adeline, la ménagère de ses parents, une Nigérienne de vingt-six ans, avait demandé des nouvelles de Monsieur. Michaël lui avait dit la vérité en termes simples sans rentrer dans les détails. « Monsieur ne reviendra pas à la maison ? Il va mourir là-bas ? Pourquoi tu lui donnes pas médicaments de Noirs ? Ça guérit tout, nos médicaments ! », lui avait-elle répondu en argot. Si Adeline était passée sur une chaîne nationale dans un reportage sur l'Afrique, ses propos auraient été sous-titrés, car seule l'oreille exercée des expatriés comprenait parfaitement l'argot des résidents gabonais. Michaël ne se considérait pas comme un expatrié. Il se sentait plus comme un métis, pas tout à fait Français, mais pas Africain pour autant. Après une enfance

et une adolescence heureuse en Côte d'Ivoire, il était rentré en France pour faire ses études.

Sans se poser de questions et surpris de sa propre réaction, il avait acquiescé à la suggestion d'Adeline.

Le lendemain, Adeline était donc revenue avec une bouteille de Coca-Cola fermée par un bouchon en liège et contenant un liquide d'une couleur sensiblement identique à celle du breuvage d'origine. C'était « le médicament de Noir ». Michaël avait donné l'étrange mixture à son père plongé dans un état semi-comateux, à l'aide d'une pipette, se gardant bien d'en parler à quiconque. De toute manière, son état général ne pouvait pas être pire et Michaël était prêt à tout essayer pour tenter de le guérir.

Deux jours plus tard, une nette amélioration était visible. Il avait alors demandé à son père de continuer à prendre une ration quotidienne du médicament. Après tout, cela faisait des années que ce dernier arrivait à prendre deux apéritifs tous les soirs sans que sa mère ne s'en rendît compte ! Il pouvait bien ingurgiter un peu de produit discrètement.

Michaël avait mûrement réfléchi à la situation. Il fallait qu'il s'assure que le breuvage donné à son père avait bien vaincu la maladie. Quelques recherches sur le Web lui avaient permis de repérer l'un des grands centres européens de recherche en cancérologie : l'Institut Curie, rue d'Ulm à Paris. Il s'était donc arrangé pour y expédier un échantillon du médicament, accompagné du dossier médical de son père, dans l'espoir qu'on lui confirme que ce dernier était définitivement guéri.

Pour le moment, radio tam-tam avait, comme à l'accou-tumée à Libreville, fonctionné à plein régime. Les locaux, de fervents pratiquants, catholiques ou musulmans, étaient tous d'accord : le Gabon était une terre de miracle. Michaël n'avait parlé du « médicament de Noir » qu'à son père, afin

qu'il continue à le prendre, et pour le moment personne d'autre n'était dans la confidence. Après tout, un miracle n'était pas à exclure !

Michaël regarda son père, un sourire en coin, et lui dit d'un air faussement désolé :

– Tu es prêt pour ton premier bain de foule ? Ça va être digne d'un concert au Parc des Princes !

2.

Elle s'était installée dans un angle du maquis et pouvait ainsi observer sa « cible » de manière tout à fait naturelle.

Laure Delattre, de son vrai nom Jade Wirowski, avait atterri à Libreville le matin même. Elle avait mis à profit les sept heures de vol séparant l'aéroport Charles de Gaulle de celui de Léon MBA en compulsant le dossier relatif à sa mission pour le moins singulière qui prenait carrément des airs de vacances ! Situation insolite pour un membre du service action de la DGSE.

Elle commanda un Fanta orange et s'installa le plus confortablement possible sur un banc en bois. En face d'elle, la conversation allait bon train. Sous un manguier, les deux hommes buvaient un bock Solibra : ces bouteilles de bière de soixante-quinze centilitres, consommées en Afrique comme un demi en France !

La fin d'après-midi s'annonçait et l'atmosphère s'adoucissait au fur et à mesure que le mercure descendait. Elle était pleinement entrée dans son personnage de Laure Delattre – son identité habituelle sur le continent africain – pour sa mission pour le CFE, la Caisse des Français à l'étranger. Elle revenait à peine du Niger et avait été dépêchée la veille pour Libreville avec la mission d'infiltrer la famille Delau ; une famille de Français installée depuis 1992 au Gabon, a priori sans histoires, comptant deux enfants : Michaël et Sophie.

C'était une mission tout à fait atypique. Cela faisait sept ans qu'elle travaillait pour le service de renseignement. Elle

était donc habituée à ces missions d'infiltration. Mais ses cibles étaient d'ordinaire plutôt d'obscurs groupes extrémistes ou bien des trafiquants d'armes et de drogue. Mais jamais une famille d'expatriés ! Cette mission, classée secret défense avec priorité absolue, s'annonçait pour elle un jeu d'enfants. Elle exécutait donc les ordres, conformément à ce qu'on attendait d'elle.

Laure avait assisté le matin même à la sortie de Georges Delau de la polyclinique où il avait été hospitalisé pour un cancer, visiblement soigné. Une sortie aussi médiatisée qu'une apparition du pape à la fenêtre du Vatican ! Elle s'était mêlée à la foule des badauds et avait suivi le gros 4x4 qui avait mis plus d'une heure à s'extraire de la foule pour rejoindre le front de mer et regagner son domicile. Le fils aîné, Michaël, était ressorti une heure et demie plus tard, chevauchant une 500 XR dans un fracas de moteur étourdissant. Le reste de la famille n'avait plus bougé. C'était donc lui qu'elle approcherait en premier. Une rapide enquête de terrain lui avait fourni quelques renseignements sur certaines de ses habitudes. Apparemment, ils étaient bons car il se trouvait exactement là où il était censé être.

Armée d'un débardeur sexy à souhait, d'un jean moulant et d'une paire de lunettes de soleil, elle se retrouvait à présent assise à la terrasse d'un maquis, avec pour seule compagnie son téléphone portable et un Fanta orange.

Michaël Delau offrait un contraste évident avec les informations figurant sur le dossier préparé par les fonctionnaires de la DGSE. On pouvait y lire : « trente-cinq ans, célibataire, un mètre quatre-vingt-dix, sportif, homme d'affaires brillant, évadé fiscal néanmoins en règle avec les impôts ». » Il était, certes, beau gosse, comme le laissait voir la photo figurant dans le dossier. À en croire les déclarations de revenus annexées au dossier, il était aussi sacrément riche. Par contre, on était

loin du cliché de l'homme d'affaires brillant. Il s'agissait d'un jeune homme ce qu'il y avait de plus simple, habillé d'un jean, d'une paire de Converse et d'un tee-shirt blanc, se déplaçant sur une vieille moto-cross. Il était attablé dans un maquis typique du coin, en compagnie d'un Africain semblant tout droit sorti d'une salle de sport. Lui aussi figurait dans le dossier : Landri Ratanga, le bras droit de Michaël au Gabon. De taille moyenne, tout en muscles, il ressemblait au super-héros La Chose, dans *Les Quatre Fantastiques*. Le dossier ne mentionnait que peu d'informations sur lui, si ce n'est qu'il était assez lié avec Michaël Delau. Laure ne laissait que rarement la gent masculine insensible, et une fois encore elle avait la ferme intention d'abuser de ses atouts, ce qui semblait déjà plutôt bien parti à en juger les quelques regards furtifs provenant des deux hommes assis à quelques mètres seulement. Comme à l'accoutumée, elle avait tout prévu.

Une Honda Civic grise se gara tellement près du maquis que bientôt elle finirait sur une des tables, à l'africaine ! Deux jeunes femmes d'une trentaine d'années en sortirent et rejoignirent Laure à sa table, à grand renfort de « Ma chérie comment tu vas, ça fait longtemps ! Tu nous as manqué ! » et autres accolades qui s'ensuivirent. Laure enleva ses lunettes de soleil pour les embrasser et révéla son regard d'émeraude, perçant et profond. Le piège était tendu.

Ne prenant pas la peine de s'asseoir, les deux jeunes femmes se dirigèrent vers les deux hommes assis en face d'elle pour les embrasser.

– Landri, Michaël, ça fait un moment, fit la première.

– On était un peu occupés, répondit Landri avec un grand sourire.

– Tu nous présentes ta copine ? demanda Michaël.

– Avec plaisir.

Elle invita Laure à les rejoindre.

– Laure, je te présente Michaël Delau, le célibataire le plus envié de Libreville, et son inséparable copain Landri.

– Enchantée, répondit Laure en soutenant son regard bleu acier.

Elle avait recruté l'après-midi même les deux jeunes femmes, concubines d'officiers en poste au camp de Gaulle, qui connaissaient Michaël. Elles avaient joué leur rôle à merveille.

Tout le monde était maintenant installé à la même table où la conversation allait bon train. Laure était véritablement troublée par le jeune homme maintenant assis à ses côtés. Il était vraiment très agréable. Elle chassa ces pensées parasites, car il fallait qu'elle se concentre sur sa mission. Elle relança la conversation sur l'événement qui agitait tout Libreville.

– Vous êtes au courant de cette histoire de miracle ? demanda-t-elle en plantant son regard dans celui de Michaël. Tout le monde ne parle que de ça en ville !

– On ne peut pas être plus au courant, répondit Landri. C'est du père de Michaël qu'on est en train de parler là !

– Ah, je ne savais pas, fit Laure.

Michaël restait silencieux et observait la scène.

– Ça t'embête d'en parler ? l'interrogea-t-elle.

– Pas du tout. Je trouve que ça prend des proportions démesurées. Ce n'est pas le premier cas de rémission spontanée observée sur la planète. De plus, on ne sait pas encore s'il est complètement guéri. Pour l'instant, il a recouvré toutes ses facultés et, je te l'accorde, c'est déjà un miracle en soi. Mais nous sommes en Afrique et il faut être prudent, afin de ne pas donner de faux espoirs aux gens.

– Tu peux développer ? questionna Laure.

– Laisse-moi te raconter une anecdote. Dans le milieu des années quatre-vingt, le quotidien d'information ivoirien, *Fraternité Matin*, avait publié à la une, un 1er avril, un article

vantant les bienfaits de l'eau d'une fontaine du centre ville d'Abidjan. Ça avait déclenché une véritable émeute autour de cette malheureuse fontaine. Il y a eu des dizaines de blessés graves. Tout le monde voulait boire un peu de son eau. C'est très exactement le genre de dérives qu'il faut éviter aujourd'hui à Libreville. Il faut aussi empêcher quiconque d'exploiter ce miracle pour faire de l'argent !

Les deux hommes avaient fini leur bière et en recommandèrent une autre. La nuit commençait à tomber et les petites lumières du maquis s'illuminèrent, donnant à l'endroit un petit air de guinguette exotique.